

LEIBNIZ : DE LA SINGULARITÉ MONADIQUE AU BONHEUR DU MONDE

KOUASSI Séka Georges

Assistant au Département de Philosophie

Université Félix Houphouët-Boigny d'Abidjan-Cocody (Côte d'Ivoire)

RÉSUMÉ

Le but de toute existence terrestre est de parvenir au bonheur. Voilà pourquoi, dans l'entendement leibnizien, Dieu aurait choisi ce monde comme le meilleur parmi tous les possibles. Il est une totalité qui devrait se consolider dans l'unité de ses agrégats, afin que l'harmonie monadique atteigne son plus haut degré de perfection et de bien-être, dans un commerce intelligible avec le divin. Mais, cette unité salvatrice s'avère difficile à réaliser, vu les dissensions et légitimes stratifications sociales qui sont légion dans ce monde. Dans ces conditions, comment parvenir à la quiétude universelle ? Pour Leibniz, ce monde n'ayant point d'âme en soi, Dieu seul est le garant de notre être au monde. Il est la raison suffisante de l'existence de l'univers, et par voie de conséquence, la source de son bonheur.

Mots-clés

Totalité, monade, bonheur, unité, stratification, mathématiques, réticularité.

ABSTRACT

The goal of all earthly existence is to achieve happiness. Therefore, in the understanding Leibniz, God would have chosen this world as the best of all possible. It is a totality that is expected to consolidate in the unity of its aggregates, so the monadic harmony reaches its highest degree of perfection and well-being in an intelligible trade with the divine. But this saving unit is difficult to achieve, for the discord and legitimate social stratifications that are legions in this world. Under these conditions, how to achieve universal peace? For Leibniz, this world has no soul in itself, God alone is the guarantee of our being in the world. It is therefore sufficient reason for the existence of the universe, and consequently, the source of his happiness.

Keywords

Keywords: full, Monad, happiness, unity, stratificatio, mathematics, reticularity.

INTRODUCTION

Le monde est un tout qui ne souhaite que s'entourer du bonheur d'être là. Raison pour laquelle, Leibniz fonde sa philosophie sur l'analyse des principes de la science de la nature, en faisant de la monade le portail pour comprendre et expliquer ce monde. L'être de la monade est une force active, plus métaphysique que physique, qui se manifeste d'abord par deux types d'actions : la *perception*¹, par laquelle chaque monade exprime l'infinité des autres monades, et l'*appétition*², qui assure le passage d'une perception à l'autre. Mais, en tant que principes spirituels, les monades sont avant tout des singularités.

*Penser la Monade*³ leibnizienne sous le registre de la totalité du monde, suppose alors un dédoublement de vision selon un ordre d'abord vertical que croise ensuite un ordre horizontal. Un ordre vertical, suppose que chaque perception est en soi totale, puisque son objet représente une multitude (ou une variété) dans l'unité ; exprimant, certes confusément mais de son point de vue, la totalité des objets de l'univers. Ensuite, vient l'ordre horizontal, impliquant que la totalité des perceptions enchaînées par l'appétition constitue une suite infinie de perceptions, et dès lors une série qui procède du propre fond de chaque substance, entendue comme *substrat*⁴. C'est donc dire que la totalité monadique est une totalité ouverte sur l'infini, puisque chaque substance est, en droit, infinie, et que la totalité infinie des substances, concourent vers le meilleur, vers le maximum de perfection qu'il leur est possible d'atteindre. Le but de chaque monade est d'atteindre le bonheur. De cette démarche, il ressort une similitude entre la singularité monadique et la totalité du monde en quête de bien-être.

Le monde, s'il est une totalité, ne peut être statique et figé. Il est en mouvement comme une série mathématique infinie. A ce titre, la question reste de savoir si cette série saura trouver en son sein la raison suffisante de son unité, et dès lors de son existence heureuse. Autrement dit, le monde tel qu'il évolue sous les auspices des sciences et technologies, n'est-il pas voué à perdre inéluctablement son âme ? En clair, la totalité du monde en mal de véritable unité, et adossée à son développement mathématique suffit-elle à le rendre meilleur ?

Cette interrogation nous conduira d'abord à une redéfinition de la notion de totalité, précisément portée par la conception leibnizienne du monde, qui ne saurait se réduire à une pure multiplicité agrégative et donc sans véritable unité. C'est entre ces deux expressions du monde, que trouvera place la notion de totalité qui est sensée affirmer l'unité d'un monde qui peine à l'être. Ensuite, à partir de la qualité de son unité, nous examinerons avec Leibniz, l'intelligibilité mathématisante de ce monde dans sa recherche de mieux-être ; lequel bonheur dépendra de la célérité de son unité. Enfin, il faudra s'interroger sur son âme et sa raison d'être. À ce stade, nous verrons si ce monde à relent mathématique est susceptible d'un rebondissement spirituel qualitatif.

I.- MONDE ET MONADE : TOTALITÉ ET SINGULARITÉ SIGNIFICATIVES

Selon Leibniz, tout est lié, autrement dit, aucune chose n'est isolée, et encore moins seule, le local est aussitôt mondial, l'individuel collectif, le singulier immédiatement *pluriele*⁵. C'est ce qui justifie une métaphore de l'océan utilisée par lui dans *les Nouveaux essais sur l'Entendement humain*⁶, et reprise à nouveau dans les Essais de *Théodicée*⁷. Si tout est lié dans les sciences, tout doit être également lié dans la nature, pensait-il.

En effet, toute substance est comme un monde entier et comme un miroir de Dieu ou bien de tout l'univers, qu'il exprime chacune à sa façon, à peu près comme une même ville est diversement représentée selon les différentes situations de celui qui la regarde. Toute substance exprime donc la totalité de l'univers selon son point de vue, c'est-à-dire qu'elle entretient avec la totalité des autres substances des rapports réglés de convenance. Ce faisant, toute la nature est prédéterminée et accordée par le principe de l'harmonie. Autrement dit, elle est réglée une bonne fois pour toutes. Cela signifie également que la totalité des substances tissent un réseau infini de relations métaphysiques, en vertu du principe de l'harmonie universelle. Ce fait n'est-il pas visible dans l'organisation du vivant, ainsi que dans le caractère universalisant de la monade ?

A.- De la totalité du monde et l'organisation du vivant

Dans l'optique leibnizienne, la monade est la représentation achevée de la nature, voire du vivant. De ce point de vue, chaque monade peut être considérée comme étant *homéomorphe*⁸ à toute autre, puisque, comme l'écrit Daniel Parrochia, « *tout ce qu'éprouve l'une trouve un correspondant émotionnel chez l'autre, tout ce que l'une pense clairement et distinctement peut être mis en rapport avec ce que l'autre ne sait que de manière plus ou moins mêlée et confuse* »⁹. Cette correspondance de toutes les substances entre elles, présupposent que leur mutuel accord soit réglé une bonne fois pour toutes, et dans la nature, qui se voit avec l'organisation du vivant, et dans le fonctionnement de la monade comme marque de l'universel. Ici, il faut surtout comprendre que le monde dont nous parlons est un tout déjà prédéfini et structuré d'avance.

A cet égard, la métaphore de la ville nous instruit de la structure fondamentalement *réticulaire*¹⁰ de la nature leibnizienne, puisque toute substance est reliée à l'infini des autres, et que « *cette liaison ou cet accommodement de toutes les choses créées à chacune et de chacune à toutes les autres, fait que chaque substance simple a des rapports qui expriment toutes les autres, et qu'elle est par conséquent un miroir vivant perpétuel de l'univers* »¹¹. Cette structuration réticulaire de la nature leibnizienne suppose, en outre, que cette dernière est partout dense et donc que tout est plein dans la nature, qu'il y a des substances simples partout. Outre sa densité et sa plénitude, toute la nature est pleine de vie, puisque toutes les substances sont des miroirs vivants de tout l'univers. Il y a par conséquent une relation étroite entre la monade et l'organisation du vivant dont la complicité contribue à former un tout.

Vivante, dense et pleine, la nature leibnizienne se raffine. Surtout, elle est continue, puisque « *tout va par degrés dans la nature, et rien par saut, et cette règle à l'égard des changements est une partie de ma loi de la continuité* »¹² affirme Leibniz. Désormais, la nature ne peut plus être uniquement considérée sous l'angle d'une surface plane; l'horizontalité du plan est croisée d'une verticalité, dont le paradigme consiste dans une chaîne des êtres. La densité de la nature en suppose la continuité, excluant de ce fait tout vide, toute absence de substance. On a donc une succession graduelle et continue de différents théâtres, qui varient entre eux selon des différences infinitésimales et imperceptibles à nos sens, puisque la beauté de la nature qui veut des perceptions distinguées, demande des apparences de sauts, et prend plaisir de mêler les espèces. Cela traduit aisément la pensée de la totalité selon Leibniz. Un tout dynamique, non figé et non rigide. Une totalité qui devrait induire l'unité nécessaire du monde en vue de son mieux être. Mais en est-il ainsi ?

B.- Le caractère universel de la monade

Dans la vision leibnizienne, chaque monade est en un sens, totalisante, puisque, comme il le dit lui-même : « *on pourrait connaître la beauté de l'univers dans chaque âme, si l'on pouvait déplier tous les replis qui ne se développent sensiblement qu'avec le temps* »¹³. C'est dire combien le monde se trouve concentré, disons plutôt représenté dans une monade. Elle est l'univers de l'universel en soi. Ainsi, organiser la multiplicité phénoménale, la répartir en genres et espèces est une constante de l'esprit humain. Tout le problème est d'arriver à dominer la diversité sans la *pervertir*¹⁴. Cette commutativité monadique, Leibniz l'a appelé la *réticularité*¹⁵. Si la réticularité apparaît féconde pour mieux appréhender la monadologie leibnizienne, elle développe du même coup plusieurs questions. Tout d'abord, la structure multilinéaire du réseau autorise une pluralité d'entrées, offrant chacune une optique singulière sur le réseau; on retrouve alors la métaphore de la ville utilisée par Leibniz:

*« Et comme une même ville regardée de différents côtés paraît toute autre et est comme multipliée perspectivement, il arrive de même, que par la multitude infinie des substances simples, il y a comme autant de différents univers, qui ne sont pourtant que les perspectives d'un seul selon les différents points de vue de chaque Monade »*¹⁶.

Ensuite, ce redoublement perspectiviste du réseau brouille l'appréhension du régime de la causalité dans la monadologie leibnizienne. Y a-t-il, dans l'ordre de l'analyse, une entrée, un élément privilégié par lequel il est indispensable de débiter, pour ensuite pouvoir prendre le chemin à rebours, selon un ordre génétique?

Les commentateurs de Leibniz ont bien perçu l'importance d'une telle problématique dans l'œuvre leibnizienne. Ainsi, M. Serres, dans son ouvrage consacré à Leibniz, soutient-il que :

*« l'un, la monade, est et est simple; c'est une substance et la seule substance, puisqu'il ne peut y avoir un être, sans qu'il soit un être. [...] L'existence de la Monade est rendue nécessaire par l'existence d'une multiplicité de compositions, et je ne puis la découvrir que par l'analyse de cette multiplicité. Cette dernière constitue donc le commencement phénoménal, puisque la seule chose qui s'impose à l'expérience, c'est l'existence des composés; mais, d'autre part, elle est aussi le commencement dans l'ordre de la connaissance, puisque seule son analyse me met en présence du simple monadique, c'est-à-dire de la réalité ultime de l'amas phénoménal »*¹⁷.

Ainsi, avons-nous commencé par le simple, la monade, en nous posant la question de savoir comment la penser sous le règne de la totalité. En second lieu, nous avons tenté d'examiner les deux modes du composé que sont les agrégats et les substances composées à proprement parler. Dans cette optique, nous avons restreint notre analyse à la problématique, d'une part de l'existence des corps, et d'autre part, de cet agrégat particulier qu'est le monde. Au sortir de cette observation, nous retenons que la monade est universelle, totale. Elle porte déjà en elle le potentiel de l'unité nécessaire au bien-être de l'humanité, par sa capacité à se mettre en réseau en vue de son unité. Mais cette unité semble ne pas aller de soi. Donnée apparemment par le déroulement naturel de l'organisation des substances comme totalité, cette unité s'avère difficile à réaliser même avec le concours de la mathématisation du monde. De quoi est-il question ?

II.- LA MATHÉMATISATION DU MONDE SELON LEIBNIZ

Leibniz a longuement pensé la numérisation de l'univers. Pour lui, cette entreprise de mathématisation du monde se construit selon une double direction. D'une part, la mathématisation du réel par la constitution de modèles mathématiques dans les domaines de la physique et de la métaphysique, la mathématisation de la pensée ; Et d'autre part, par l'élaboration d'un formalisme logique¹⁸. En posant ainsi les fondamentaux de sa démarche, il veut démontrer l'existence prédéfinie de codes et de formules mathématiques dans la nature ; dans l'espoir que cet encodage, décodage suffira à réunifier les éléments disparates du monde.

A.- La monade comme système d'encodage du monde

Leibniz avait déjà compris que le *génom*¹⁹ humain est une fantastique mémoire naturelle contenant des milliards d'informations qui restent encore à déchiffrer, à décoder. Seulement, certaines configurations, certains codes parviennent à l'actualité de l'existence, et chacun d'eux contient en lui la totalité des informations du vivant, et une pluralité de codes. L'encodage génétique est surtout un encodage de type *combinatoire*²⁰ puisqu'il fonctionne sur des bases simples, à savoir un acide aminé et une protéine, et qu'il autorise au surplus une infinité de combinaisons, finalement aléatoires.

On retrouve alors le principe d'économie, où un minimum de détermination produit un maximum de richesse (d'essence). Chaque monade exprimant le même univers, elles sont faites de la même étoffe primitive. Les perceptions ne sont alors que des actualisations du propre fond de chaque monade. L'enchaînement des perceptions selon

le principe d'appétition, exprime la liaison de toutes les perceptions entre elles. De même, la suite infinie des prédicats monadiques insiste sur la liaison de tous les prédicats²¹ entre eux, assurant de ce fait leur entr'expression. De ce point de vue, chaque prédicat est comme un accent, une inflexion qui singularise (actualise) la substance. Logiquement, on peut alors assimiler les prédicats à des signes, et reconstruire la chaîne prédicative comme une chaîne sémiotique (système de signes) de type combinatoire. En soi, cette expression de la monade sous le registre d'une structure *sémiotique*²² n'est pas irrecevable, puisque d'une part, la combinatoire est une démarche de type synthétique, garantissant ainsi l'unité de la variété des perceptions dans chaque Monade, et que d'autre part, l'universalité de chaque monade, par le biais de ses perceptions, suppose que ces dernières soient formalisables de manière universelle, et donc sous la forme d'un code.

La monade représente ainsi la totalité de l'univers à sa manière, et l'on peut dire avec M. Serres que « *la représentation n'est que la présentification d'un déjà-là (écrit inné) qui est lui-même représentation* »²³. Chaque monade est comme un texte sur le monde et l'univers, une entrée singulière de l'espace encyclopédique monadologique. En ce sens, le caractère sémiotique de la chaîne prédicative, rencontre le code génétique comme prolongement heuristique, puisque, comme le souligne Marie-Noëlle Dumas, « *il [Leibniz] a non seulement anticipé la notion de «code» du vivant, mais fourni le moyen de le déchiffrer: avec sa numération binaire dont il fait une imago creationnis, il prélude à l'informatique...* »²⁴. Disons-le tout net, la codification du monde n'a pas été introduite par Leibniz. C'est le fait de la nature. Leibniz a eu le mérite d'essayer de la décrypter. A partir de là nous comprenons que l'écriture en code du monde, est un atout majeur vers sa nécessaire unité. Car, il est plus aisé de s'entendre autour des nombres et des mathématiques qu'avec toute autre chose.

B.- La monade comme langage mathématique du monde

Si la chaîne prédicative est une série signifiante, on peut y associer une dimension mathématique. En effet, chaque prédicat, en tant qu'il se rapporte à la substance, en détermine la singularité, et, en quelque sorte, lui appartient. La chaîne prédicative peut alors s'envisager sous la forme d'une série de points reliés entre eux par une raison, qui en détermine de surcroît la disposition sur un plan. Ainsi, il existe une droite et une seule qui passe par tous les points du plan, et qui donne le chemin perceptif singulier de chaque monade. Ce faisant, chaque monade est une fonction dont la dérivation lui est propre et unique. Ainsi, Dieu, entendu comme fonction primitive, autorise-t-il pour sa grandeur, une infinité de substances comme autant de fonctions dérivées. Du reste,

cette métaphore d'une mathématique divine est explicitement évoquée par Leibniz qui écrit à ce propos: « *par là, on comprend avec admiration comment, dans la formation originelle des choses, Dieu applique une sorte de mathématique divine ou de mécanisme métaphysique* »²⁵.

La monade est également de manière interne, une fonction dérivée, puisque c'est la multiplicité infinie des petites perceptions (infinitésimales) qui constitue les grandes, notamment celles dont on s'aperçoit. La raison de la série monadique se dérive dans la multiplicité de ses perceptions, dont elle assume la cohérence et la cohésion ontologique, c'est-à-dire perceptive. La monade est d'une part, une idéalité mathématique, et comme telle susceptible d'être inscrite dans un plan, dans un espace géométrique. D'autre part, elle est une fonction dérivée d'une primitive qui est Dieu. Elle tend vers le UN, figure parfaite au plan algébrique. Et c'est justement cette tension vers l'unité, soutendue par la rigueur et la cohérence des mathématiques, qui serait susceptible de redonner au monde, un nouvel élan vers son aspiration au mieux-être.

III.- DE L'UNITÉ DU MONDE COMME SOURCE DE SON BONHEUR ?

La nature leibnizienne est plurielle et, conspirante, puisque tout est lié, tout est plein. Cela étant, sa diversité n'est pas strictement quantitative, elle est aussi, et surtout qualitative. Sa richesse ontologique n'est pas tant fondée sur la quantité des substances que sur leur qualité. Dans la pensée de Leibniz, Dieu a, en effet, choisi de faire accéder ce monde à l'existence du fait qu'il contient un maximum de perfection et de qualités. Il est le meilleur de tous les mondes possibles contenus dans l'entendement divin. Dès lors, il est harmonique, c'est-à-dire qu'il contient une variété dans l'unité, supposant donc que toute dissonance est consonnée, que toute perception confuse est compensée par une perception plus claire, etc. A ce titre donc, le destin du monde se trouve être voué au succès, au bonheur. Il n'y aurait par conséquent pas de monde sans bien-être et sans paix escomptés. Dans ce cas, pouvons-nous les rechercher dans l'unité ou dans le divin comme raison d'être de ce monde ?

A.- L'impossible unité du monde

Le monde est une unité agrégative, ou, pour le dire avec Leibniz, « *toute la suite et toute la collection de toutes les choses existantes* »²⁶. Autrement dit, c'est un ensemble de choses existantes les unes à côtés

des autres sans véritable unité. C'est une cohabitation/juxtaposition de substances qui évoluent vers un but quelconque sans unité. Dès lors, il possède une valeur non entière, en l'occurrence non égale à 1, puisqu'il tend asymptotiquement vers l'infini, Dieu étant l'infini parfait, puisqu'il est absolument UN. Plus généralement, cela pose le problème de la conception leibnizienne d'un Dieu architecte, puisque d'une certaine manière il est immanent au monde, tout en étant radicalement transcendant par rapport à sa création. Ainsi, Leibniz écrit, reprenant Pascal, que "l'on a fort bien dit qu'il est comme centre partout; mais que sa circonférence n'est nulle part, tout lui étant présent immédiatement, sans aucun éloignement de ce centre"²⁷. La nature leibnizienne est alors formellement homogène, ce qui recoupe le principe de *l'identité des indiscernables*²⁸, qui assigne la singularité - uniquement - qualitative dans l'intériorité de chaque Monade.

La nature est alors composée de strates, elle est feuilletée et lors, « *pelliculaire* »²⁹. Le concept de réticularité, et partant celui de totalité, nous semble alors fécond pour appréhender sous un jour nouveau, la monadologie leibnizienne. En effet, le paradigme du réseau implique la liaison de la totalité des substances entre elles et ouvre droit à une appréhension totale et totalisante du tissu monadologique. Malheureusement, ce monde est déjà trop divisé, trop stratifié, pour rêver de trouver l'unité indispensable à son bonheur. Un bref regard d'observateur et, le constat de sa division profonde nous élabousse. Fossés religieux, politique, économique, racial, etc. Ses parties composites, étant éparses, il lui faut un supplément d'âme d'une nature supérieure à soi. Leibniz l'a appelé Dieu.

B.- Dieu comme raison d'être et bonheur du monde

Nous recherchons, avant tout, la raison suffisante des choses comme le supplément d'âme, par lequel le monde sera capable de se dédoubler pour se réinventer une existence meilleure. Mais, pour le dire avec Leibniz, "la raison suffisante de l'existence des choses ne saurait être trouvée ni dans aucune des choses singulières ni dans tout l'agrégat ou la série des choses. Il est alors nécessaire qu'il y ait une instance suprême en dehors de la série des choses, qui soit la raison suffisante de la série, c'est-à-dire « *une substance nécessaire, dans laquelle le détail des changements ne soit qu'éminemment, comme dans la source: et c'est ce que nous appelons DIEU* »³⁰. De ce point de vue, Dieu n'est garant de l'unité du monde que pour autant qu'il en contienne la raison suffisante de son existence. De ce point de vue également, le Dieu leibnizien est un Dieu actif qui motive en quelque façon sa volonté créatrice.

Outre le monde ou agrégat des choses finies, il existe quelque Unité dominante qui est à ce monde non seulement ce que l'âme est à moi-même ou plutôt ce que moi-même suis à mon corps, mais qui entretient avec ce monde une relation beaucoup plus élevée. Car, cette unité dominante dans l'univers ne régit pas seulement le monde, mais elle le construit, elle le fait. Il y a donc une unité dominante de ce monde qui rend raison de son existence, mais une unité non strictement rectrice, mais surtout architectonique.

Le Dieu leibnizien est un Dieu architecte, autrement dit un Dieu qui construit non seulement le monde, mais le meilleur de tous les mondes possibles, entendons celui qui possède le plus de perfection, le plus de raffinement qui soit possible. Par-là, on comprend de la manière la plus évidente que, parmi l'infinité des combinaisons et des séries possibles, celle qui existe est celle par laquelle le maximum d'essences ou de possibilités est amené à exister. La première totalité se situe dans l'entendement divin, en tant qu'il contient tous les possibles. Cette totalité est fondée sur le principe de compossibilité. Or, ce passage à l'existence ne relève pas uniquement d'une nécessité physique, que d'une nécessité métaphysique, c'est-à-dire morale.

L'architecte suprême est non seulement le plus rationnel qui, dans la formation originelle des choses, applique une sorte de mathématique divine, puisqu'il fournit un maximum d'effet, avec un minimum de dépense, mais aussi le plus raffiné, le plus bon, puisqu'il y adjoint la variété des formes. Dans le cas actuel, le temps et le lieu, ou en un mot, la réceptivité ou capacité du monde peut être considérée comme la dépense, c'est-à-dire le terrain sur lequel il s'agit de construire le plus avantageusement, et les variétés des formes dans le monde correspondent à la commodité de l'édifice, à la multitude et à la beauté des chambres. Dans *les principes de la Nature et de la Grâce fondés en raison*, Leibniz manifeste, de manière flagrante, ce meilleur des mondes. Il suit de la Perfection Suprême de Dieu, qu'en produisant l'Univers il a choisi le meilleur Plan possible où il y ait la plus grande variété avec le plus grand ordre; le terrain, le lieu, le temps, les mieux ménagés; le plus d'effet produit par les voies les plus simples; le plus de puissance, le plus de connaissance, le plus de bonheur et de bonté dans les créatures que l'univers pouvait admettre.

Un Dieu architecte donc, qui fait la multitude et la beauté des chambres, un Dieu qui produit la variété des formes et des expressions dans l'unité du monde. Le monde n'est point uni par lui-même. Mais c'est Dieu qui est sa raison d'être. Lui seul est capable d'en garantir le bonheur possible. On voit par là que le Dieu leibnizien est un Dieu total qui s'exprime dans une pluralité de registres; Dieu, n'est pas

seulement le suprême ingénieur, il est aussi et surtout, le meilleur et le suprême Monarque:

« [...] nous devons remarquer ici encore une autre harmonie entre le règne Physique de la Nature et le règne Moral de la Grâce, c'est-à-dire entre Dieu considéré comme Architecte de la Machine de l'univers, et Dieu considéré comme Monarque de la cité divine des Esprits»³¹.

Sa grâce s'exprime précisément dans l'élection de ce monde-ci à l'existence, puisque le meilleur de tous les mondes possibles suppose qu'il le soit, moralement. Dans cette optique, il convient à la grâce de Dieu que le monde soit toujours le meilleur. En ce sens, le meilleur doit s'entendre comme un mouvement vers, et non comme un état. Pour que la beauté et la perfection universelles des œuvres de Dieu atteignent leur plus haut degré, tout l'univers, il faut le reconnaître, progresse perpétuellement et avec une liberté entière, de sorte qu'il avance toujours vers une civilisation supérieure. C'est donc finalement en Dieu que se trouvent le meilleur et le bonheur de ce monde présent.

CONCLUSION

L'univers peut être vu à travers plusieurs perspectives et dans chaque perspective, il devient une substance individuelle. L'assemblage de ces différentes substances simples, appelés monades chez Leibniz, forme dans leurs diversités, la totalité du monde. Celui-ci est un tout, car il existe une interconnexion entre ses composantes qui garantit la continuité de l'ensemble. Cette mise en réseau des substances simples et composées, cette commutativité monadique, est supposée aboutir à l'unité du monde. Surtout que la totalité des éléments réunis, s'appuie sur une base mathématique consubstantielle, dont Leibniz a essayé de décoder et d'encoder le sens. La sémiotique de la musicalité du monde est un atout, au regard de la rigueur, de la cohérence et des résultats apodictiques des mathématiques qui président son universalité.

Toutefois, cet immense potentiel, ne suffit pas à assurer la cohésion, voire l'unité escompté dans la quête du bonheur de ce monde. Ce monde est fait pour être meilleur et heureux. Mais, le constat fait état d'une profonde stratification sociétale, d'un fossé toujours grandissant entre les forts et les faibles, les riches et les pauvres, à tous égards ; les religieux et les antis, etc. Si l'unité des perspectives réside dans chaque perspective, elle n'habite pas moins en leur auteur, en Dieu. Il est l'unité de la richesse et de l'ouverture infinie.

La Monade est une idéalité de type mathématique créée par Dieu, selon Leibniz. Or, en tant qu'Être suprême, il est source ontologique

(génétique) de la totalité des substances et entretient donc avec elles une sorte de commerce intelligible, mais surtout, sa création est sémiotique, en ce que chaque monade est une chaîne sémiotique et signifiante sur le monde. Sémiotique encore, parce que chaque perception est un signe, au sens combinatoire, et donc signifiante puisque chaque monade est un miroir vivant de l'univers, selon son point de vue, c'est-à-dire un accent sur une même réalité, un même univers, un même monde. Effectivement, le « *code, même s'il est une règle, n'en est pas pour autant une règle qui ferme, il peut être aussi une règle matrice qui ouvre et qui permet de générer des occurrences infinies [...]* »³². En définitive, Dieu étant l'auteur de la continuité et de l'harmonie de ce monde, il est seul garant de la raison d'être de son existence, et par ricochet de son bonheur.

NOTES

- ¹ Dans la philosophie de Leibniz, le terme de perception désigne « l'état passager qui enveloppe et représente une multitude dans l'unité ou dans la substance simple, » c.-à-d. tout changement produit dans les monades par leur activité interne, et en rapport avec le milieu dans lequel elles sont placées. La perception est le fait de toutes les substances simples, corporelles ou spirituelles, et diffère en cela de l'aperception, réservée aux âmes raisonnables, et qui est la conscience qu'elles ont de leurs perceptions (En savoir plus sur <http://www.cosmovisions.com/perception.htm#FT5OerGxQ6EzLFwe.99>)
- ² Chez Leibniz « action du principe interne » (dans la monade) « qui fait le changement ou le passage d'une perception à une autre ». Ce terme est fréquemment employé par Leibniz, il prétendait que tous les êtres qui composent la nature, toutes les monades sans exception, sont doués de deux qualités essentielles : la représentation, qui est la forme la plus humble de la sensibilité et de l'intelligence; et l'appétition, qui est une tendance à l'action et la première ébauche de la volonté.
- ³ Définition de la monade selon Leibniz : « *La Monade dont nous parlerons ici, n'est autre chose, qu'une substance simple, qui entre dans les composés; simple, c'est-à-dire, sans parties.* « Or là où il n'y a point de parties, il n'y a ni étendue, ni figure, ni divisibilité possible. Et ces Monades sont les véritables Atomes de la Nature, et en un mot les éléments des choses ». (LEIBNIZ (G. W.).- *La Monadologie*, (Paris, Delagrave, 2005), p.141). La substance simple, la Monade, est donc incorporelle, inétendue, en un mot elle est un point, mais un « point métaphysique », une idéalité mathématique. Sa simplicité exige en outre qu'elle soit « autonome », et pour ainsi dire suffisante. En conséquence, « *les changements naturels des Monades viennent d'un principe interne, puisqu'une cause externe ne saurait influencer dans son intérieur* ». (LEIBNIZ (G. W.).- *La Monadologie*, (Paris, Delagrave, 2005), p. 146).
- ⁴ Du latin *substratum*, de *substernere*, subordonné, le substrat est ce qui existe dans un être, indépendamment de ses qualités, et en constitue la réalité profonde.
- ⁵ PARROCHIA (D.), *Philosophie des réseaux*, (Paris, PUF, 1993, P. 6. Sur un registre « sociologique », voir Anthony Giddens, *Les conséquences de la modernité*, (trad. fr.), (Paris, L'Harmattan, 1994).
- ⁶ LEIBNIZ (G. W.).- *Nouveaux essais sur l'Entendement Humain*, (Paris, Garnier-Flammarion, 1990).
- ⁷ Nous confondons les concepts de « monde » et de « nature » sachant que chacun possède

une extension qui empiète nécessairement sur l'autre, sans que pour autant ils soient absolument et mutuellement réductibles l'un à l'autre.

- ⁸- Dire que deux objets sont homéomorphes revient à dire que l'on peut passer de l'un à l'autre par une déformation continue, que l'on va dans un sens ou dans l'autre. Chez Leibniz, il s'agit plutôt de commutativité des substances.
- ⁹- PARROCHIA (D), *Mathématiques & existence. Ordre, fragments empiètements*, Seyssel, Champ Vallon, 1991. p. 62 ; voir également, Gilles-Gaston Granger, "Philosophie et mathématique leibniziennes", Revue de métaphysique et de morale, 1981. n° 1. pp. 1-37.
- ¹⁰- Est réticulaire ce qui fonctionne en réseau. La spécificité du milieu réticulaire numérique est que tous les réseaux peuvent s'y interconnecter, du réseau de télévision au réseau d'objets en passant par les réseaux sociaux. Chez Leibniz, les monades fonctionnent de la même manière. (<http://fr.wiktionary.org/wiki/réticularité>).
- ¹¹- LEIBNIZ (G. W.).- *La Monadologie*, (Paris, Delagrave, 2005), p. 173.
- ¹²- MONET.A. (Jacques).- *Cœuvres de Leibniz*, (Paris, charpentier, librairie-éditeur, 1842, p. 390.
- ¹³- AMÉDÉE (Florent Jacques), M. de Fontenelle (Bernard Le Bovier), *Cœuvres de Leibniz*, (Paris, Charpentier, 1842, p. 411.
- ¹⁴- **CHARBONNIER (Vincent)**.- *La totalité chez Leibniz*. Mise en ligne en Octobre 1994. Consulté le 04 Novembre 2015. Version légèrement remaniée d'un mémoire de maîtrise de philosophie. ([www.academia.edu/9691920/ La_totalité_chez_Leibniz](http://www.academia.edu/9691920/La_totalité_chez_Leibniz)).
- ¹⁵- La réticularité nomme le mode d'être du réseau ; est réticulaire ce qui fonctionne en réseau. La spécificité du milieu réticulaire numérique est que tous les réseaux peuvent s'y interconnecter, du réseau de télévision au réseau d'objets en passant par les réseaux sociaux. Chez Leibniz, les monades fonctionnent de la même manière. (<http://fr.wiktionary.org/wiki/réticularité>).
- ¹⁶- LEIBNIZ (G. W.).- *La Monadologie*, (Paris, Delagrave, 2005, p. 173.
- ¹⁷- SERRES (Michel).- *Le système de Leibniz et ses modèles mathématiques*, (Paris, PUF, 1990, p. 294.
- ¹⁸- KNECHT (Herbert. H.).- *La Logique chez Leibniz: essai sur le rationalisme baroque*, Collection Dialectica, volume 12, Lausanne, éd. L'Age d'homme, 1981), p. 101.
- ¹⁹- Ensemble du matériel génétique, c'est-à-dire des molécules d'A.D.N., d'une cellule.
- ²⁰- La logique combinatoire est fondée sur deux opérations de base (on dit aussi deux combinateurs) **S** et **K**, par exemple ; qu'on pourrait appeler système binaire. La logique combinatoire est une approche de la logique qui montre plutôt comment marchent les choses que comment les objets peuvent être décrits, on dit alors que c'est une approche intentionnelle de la logique. Un système binaire (signal, circuit, etc.) est un système qui ne peut exister que dans deux états autorisés. Diverses notations peuvent être utilisées pour représenter ces deux états : numérique : 1 et 0 (bit : binary digit). Logique : vrai et faux, oui et non. Électronique : ON et OFF (haut et bas). Voir : <http://sylvain.tisserant.perso.luminy.univ-amu.fr/archi/archi.html>, et https://fr.wikipedia.org/wiki/Logique_combinatoire.
- ²¹- Ce qui est affirmé ou nié d'un sujet. Equivalent logique de l'attribut grammatical. (<http://sos.philosophie.free.fr/diction.htm>)
- ²²- Science générale des modes de production, de fonctionnement et de réception des différents systèmes de signes qui assurent et permettent une communication entre individus et/ou collectivités d'individus. Voir (<http://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/s%C3%A9miotique/72010>)
- ²³- SERRES (Michel), *Le système de Leibniz et ses modèles mathématiques*, (Paris, PUF, 1990, p. 147.

- ²⁴ DUMAS (Marie-Noëlle).- *La pensée de la vie chez Leibniz*, (Paris, Vrin, 1976, p. 201. Cf. également Philippe Lherminier, « *leibniz et la philosophie spontanée du généticien* », *La Pensée*, 1978, n° 200, p. 64 : « *Le gène est un automate formel: par sa structure et sa fonction, c'est un atome* ».
- ²⁵ LEIBNIZ (G. W.).- *Opuscules philosophiques choisis, De la production originelle des choses prise à sa racine [De rerum originatione radicali (1697)]*, trad. P. Schrecker, (Paris, Vrin, 1978), p. 86.
- ²⁶ LEIBNIZ (G. W.).- *Théodicée*, (Paris, Garnier-Flammarion, 1969), p. 107.
- ²⁷ « *Leibniz et les papiers de Pascal* », p.45 in, Leibniz à Paris, 1672-1676/ Symposium de la G.W.Leibniz Gesellschaft, Hanover, et du centre nationale de la recherche scientifique, (Paris, à Chantilly, France, du 14 au 18 Novembre 1976. (Différents auteurs).
- ²⁸ Le principe d'identité des indiscernables est un **principe** qui stipule que si deux particuliers possèdent les mêmes propriétés, alors ils sont identiques. («*Identité des indiscernables*», L'identité, Stéphane Ferret, (Paris, Garnier Flammarion Corpus, 1999, p. 210) Ce principe a d'abord été posé par Leibniz et est hautement controversé. Il ne doit pas être confondu avec sa converse, beaucoup plus largement acceptée : le principe de l'indiscernabilité des identiques. (https://fr.wikipedia.org/wiki/Principe_d%27identité%C3%A9_des_indiscernables#cite_note-Filipe_Drapeau-Contim_p.27-1). Aussi nommé principe des indiscernables, le principe de l'identité des indiscernables s'exprime symboliquement : $(x)(y) [(P) (Px \leftrightarrow P y) \rightarrow (x = y)]$. Ce qu'on peut lire : pour tout x , pour tout y , si pour tout P , Px est équivalent à $P y$, alors x est identique à y . (Leibniz, (G. W.), *Recherches générales sur l'analyse des notions et des vérités*, éditeur Rauzy, J.B., (Paris, PUF, 1998.)
- ²⁹ *La géologie a bien démontré cette « pellicularité » du réel, notamment pour les fossiles; sur ce point, voir D. Parrochia, Mathématiques, existence et Philosophie des réseaux.* Signalons du reste que Leibniz se préoccupa de considérations géologiques puisque, nommé aux fonctions d'historiographe, de conseiller et de surveillant des mines du Harz, il fut chargé en 1680 par le duc Ernst-August de Brunswick-Lüneburg d'écrire l'histoire de ses ancêtres, ce qui l'amena, en généalogiste scrupuleux, à consulter, autour des années 1687-1690, les archives Italiennes et allemandes. Ce faisant, il en arriva progressivement à l'idée d'une Histoire et d'une Théorie générale de la terre, qui donnera naissance à la Protogae, Cf. *Protogae. De l'aspect primitif de la terre et des traces d'une histoire très ancienne que renferment les monuments mêmes de la nature*, Toulouse, Presses Universitaires du Mirail, 1993. *Sur le voyage en Italie, qui donna lieu à des investigations géologiques du côté de Naples, voir André Robinet, Iter italicum : mars 1689-mars 1690. La dynamique de la République des Lettres*, Firenze, L. S. Olschki, 1988.
- ³⁰ LEIBNIZ (G. W.).- *Théodicée*, (Paris, Garnier-Flammarion, 1969), p.107.
- ³¹ LEIBNIZ (G. W.).- *La Monadologie*, (Paris, Delagrave, 2005), p. 189 :« *Cette harmonie fait que les choses conduisent à la grâce par les voies mêmes de la nature. La nature mène à la grâce qui la perfectionne* ».
- ³² ECO (Umberto), *Sémiotique et philosophie du langage*, trad. Française, (Paris, PUF, 1988), p. 245.

BIBLIOGRAPHIE**I- Œuvres**

- AMÉDÉE (Florent Jacques), de Fontenelle (Bernard Le Bovier).- *Œuvres de Leibniz*, (Paris, Charpentier, 1842).
- BOUVERESSE (Renée).- *Spinoza & Leibniz. L'idée d'un animisme universel*, (Paris, Vrin, 1992).
- DUMAS (Marie-Noëlle).- *La pensée de la vie chez Leibniz*, (Paris, Vrin, 1976).
- ECO (Umberto), *Sémiotique et philosophie du langage*, trad. française, (Paris, PUF, 1988).
- FERRET (Stéphane).- *Identité des indiscernables, L'identité*, (Paris, Garnier Flammarion Corpus, 1999).
- GIDDENS (Anthony).- *Les conséquences de la modernité*, (trad. fr.), (Paris, L'Harmattan, 1994).
- KNECHT (Herbert H.).- *La Logique chez Leibniz: essai sur le rationalisme baroque*, Collection Dialectica, volume 12, Lausanne, éd. L'Age d'homme, 1981).
- LEIBNIZ (Gottfried Wilhelm).- *Théodicée*, (Paris, Garnier-Flammarion, 1969).
- LEIBNIZ (Gottfried Wilhelm).- *La Monadologie*, (Paris, Delagrave, 2005).
- LEIBNIZ (Gottfried Wilhelm).- *Opuscules philosophiques choisis. De la production originelle des choses prise à sa racine*, trad. P. Schrecker, (Paris, Vrin, 1978).
- LEIBNIZ (Gottfried Wilhelm).- *Nouveaux essais sur l'Entendement Humain*, (Paris, Garnier-Flammarion, 1990).
- LEIBNIZ (Gottfried Wilhelm).- *Recherches générales sur l'analyse des notions et des vérités*, éditeur Rauzy, J.B., (Paris, PUF, 1998).
- MONET.A. (Jacques), *Œuvres de Leibniz*, (Paris, charpentier, librairie-éditeur, 1842).
- PARROCHIA (Daniel).- *Philosophie des réseaux*, (Paris, PUF, 1993).
- PARROCHIA (Daniel).- *Mathématiques & existence. Ordre, fragments empiétements*, Seyssel, Champ Vallon, 1991.
- SERRES (Michel), *Le système de Leibniz et ses modèles mathématiques*, (Paris, PUF, 1990).

II- Articles de revues scientifiques

- CHARBONNIER (Vincent), *La totalité chez Leibniz*. Mise en ligne en Octobre 1994. Consulté le 04 Novembre 2015. Version légèrement remaniée d'un mémoire de maîtrise de philosophie. (www.academia.edu/9691920/La_totalité_chez_Leibniz).
- (<http://fr.wiktionary.org/wiki/réticularité>).
- « *Leibniz et les papiers de Pascal* », p. 45 in, *Leibniz à Paris, 1672-1676/ Symposium de la G.W.Leibniz Gesellschaft, Hannover, et du centre nationale de la recherche scientifique, Paris, à Chantilly, France, du 14 au 18 Noembre 1976*. (Différents auteurs).
- GRANGER (Gilles-Gaston), « *Philosophie et mathématiques leibniziennes* », *Revue de métaphysique et de morale*, 1981, n° 1, p. 1-37.

PARMENTIER (Marc).- « Leibniz et la perception du futur. », *Revue de métaphysique et de morale* 2/2011 (n° 70), p. 221-233 / URL : www.cairn.info/revue-de-metaphysique-et-de-morale-2011-2-page-221.htm.

DOI : [10.3917/rmm.112.0221](https://doi.org/10.3917/rmm.112.0221).

PHILLIPE (Lherminier).- « Leibniz et la philosophie spontanée du généticien » in *La Pensée*, 1978, n° 200, p. 64 : « Le gène est un automate formel: par sa structure et sa fonction, c'est un atome».

III- Liens Internet

<http://sylvain.tisserant.perso.luminy.univ-amu.fr/archi/archi.html>, et https://fr.wikipedia.org/wiki/Logique_combinatoire.

(<http://sos.philosophie.free.fr/diction.htm>)

(<http://www.cosmovisions.com/perception.htm#FT5OerGxQ6EzLFwe.99>)

(<http://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/s%C3%A9miotique/72010>)

(https://fr.wikipedia.org/wiki/Principe_d%27identit%C3%A9_des_indiscernables#cite_note-Filipe_Drapeau-Contim_p.27-1).